

CHAPITRE 1

Né sous une bonne étoile

En 1937 – l’année du décès du frère André –, après avoir mis au monde un enfant mort-né, ma très religieuse mère avait promis que si elle accouchait d’un bébé en santé, peu importe que ce soit un garçon ou une fille, elle lui donnerait le prénom de l’humble portier, qui finira par être canonisé en 2010.

La même année, après avoir donné naissance à une fille, elle tenait sa promesse. À la suite de ma sœur Andrée, ma mère a accouché de sept garçons, et enfin, après une pause de six ans ponctuée de deux fausses couches, le petit dernier – moi, en l’occurrence – est arrivé le 5 juin 1952. Ce furent des moments difficiles pour ma mère, alors âgée de 44 ans: elle a dû passer de longues semaines allongée afin de mener sa grossesse à terme.

Ma mère m’a toujours dit que j’étais né sous une bonne étoile. Quand je regarde toutes ces années écoulées, je dois bien convenir qu’elle n’avait pas tort.

Comme la plupart des cadets de famille de cette époque, j’ai été choyé aussi bien par mes parents que par mes frères et ma sœur. Les deux aînés de la famille, ma sœur Andrée et mon frère Yvan, étaient ma marraine et mon parrain, et ils prenaient

leur rôle très au sérieux, ne ratant jamais une occasion de me gâter, souvent en cachette des autres. J'ai développé avec eux un lien d'attachement particulier.

Malgré le fait que je sois né dans une famille nombreuse, j'ai eu à bien des égards une enfance de fils unique. Lorsque j'ai atteint l'âge scolaire, ma sœur et plusieurs de mes frères avaient déjà quitté la maison, certains ayant rejoint le marché du travail, d'autres étant pensionnaires dans des collèges classiques de la région. Mon aîné immédiat, Daniel, avait six ans de plus que moi. Même si je le voyais plus que les autres, il fréquentait quand même son propre groupe d'amis, et j'étais évidemment trop jeune pour en faire partie.

Deux ans avant ma naissance, mes parents avaient fait construire la résidence familiale que j'ai toujours connue, au 68 de l'avenue Gaudet à Victoriaville. Je suis le seul des enfants Bruneau à y être né. Il s'agissait d'une maison carrée assez massive de deux étages qui se dressait dans une rue alors toute nouvelle au bout de laquelle se trouvait le garage municipal. Mes parents n'étaient pas riches; ils avaient dû consentir beaucoup de sacrifices pour se payer cette maison. Même alors, il a fallu que ma mère touche un petit héritage de famille pour procéder à l'aménagement paysager, quelques années après sa construction. L'avenue Gaudet était tellement récente, en fait, que la municipalité avait mis un certain nombre d'années à la doter de trottoirs. Je me souviens que, tout petit encore, je me promenais en tricycle sur le bas-côté – et parfois carrément dans la boue, au printemps –, faute de zones pavées devant les maisons, lesquelles étaient d'ailleurs plutôt clairsemées à l'époque.

Située à proximité d'un bosquet qui la séparait de la rivière Nicolet, notre rue était aussi passablement exposée aux inondations. La Nicolet est un cours d'eau aux nombreux méandres, qui peut faire beaucoup de dégâts au moment de la fonte des

neiges. Donc, chaque printemps, c'était presque inévitable que la chaussée se retrouve entièrement recouverte d'eau. Toutefois, la position relativement surélevée de notre maison la protégeait de ce caprice récurrent de la nature. Cet inconvénient printanier était largement compensé par les joies estivales que nous procurait, à mes camarades et à moi, le petit boisé bordant la rivière. À nos yeux d'enfants, c'était une sorte de paradis où nous allions, presque chaque jour, cueillir des cerises et construire des cabanes de fortune qui devenaient nos repaires, le temps d'un été.

Puis, notre rue s'est graduellement peuplée, et une véritable vie de quartier s'est développée, dans une atmosphère de bon voisinage. Cela m'a notamment permis de me faire de nouveaux amis. Tout le monde se connaissait et s'entraidait. Je me souviens que nous comptions parmi nos voisins, à trois maisons de chez nous, la famille d'André Fortin, qui deviendra plus tard chef du Crédit social du Canada, et qui perdra la vie de façon tragique en 1977.



Tout petit encore – je devais avoir quatre ou cinq ans –, je voyais fréquemment ma très pieuse mère marmonner toujours la même formule vaguement incantatoire à laquelle je ne comprenais pas grand-chose. Intrigué, je lui ai demandé un jour de quoi il s'agissait. Elle récitait le *Notre-Père*. « Il y a des jours où je peux le réciter 10 fois, et d'autres où je n'arrive pas à le terminer une seule fois. C'est quand j'arrive à "Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés". »

L'anecdote m'est revenue en tête bien des années plus tard, lorsqu'à mon quarantième anniversaire, voulant me faire une blague, mes collègues de TVA m'ont abonné au magazine pour personnes âgées *Le Bel Âge*. En feuilletant distraitement un

numéro, un encadré avait attiré mon attention, dont le titre était « Les cinq règles du bonheur ». Elles étaient toutes simples et je ne les ai jamais oubliées :

- Libère ton cœur de la haine.
- Libère ton esprit des inquiétudes.
- Vis simplement.
- Donne plus.
- Attends moins.

Ces cinq règles font aujourd'hui partie de ma vie. Je me les répète quotidiennement. Elles ne sont pas toujours faciles à appliquer, mais lorsqu'on y parvient, elles sont une grande source de sérénité.



Mes parents se sont rencontrés plutôt sur le tard, pour l'époque. Lorsqu'ils se sont mariés, ma mère avait 24 ans et mon père avait déjà franchi le cap de la trentaine, si bien qu'à la maison, j'ai toujours eu l'impression d'être élevé par mon grand-père plutôt que par mon père. C'est d'ailleurs un sentiment que je n'étais pas le seul à éprouver. Ainsi, même alors que j'étais âgé d'une dizaine d'années et que je jouais dans une ligue de hockey organisé, il m'accompagnait dans le vestiaire des joueurs pour lacer mes patins. Ça ne me rendait pas très à l'aise. Puis un jour, un de mes coéquipiers m'a lancé, devant tous les autres : « T'es chanceux, toi. Ton grand-père vient voir les matches et en plus, il attache tes patins. »

Cette remarque avait accru mon inconfort et je n'avais rien eu de plus pressé que d'aller voir mon père pour lui expliquer que finalement, j'étais capable d'attacher mes patins tout seul.

Cela dit, c'était un homme qui était loin de projeter l'image d'austérité qu'affichaient bien des hommes de son âge à cette

époque. Il avait un sens de l'humour particulier qui n'appartenait qu'à lui. Par exemple, une fois que je lui avais demandé quel était son métier – il était comptable spécialisé dans le redressement d'entreprises –, il m'avait répondu : « Si on te demande ce que ton père fait dans la vie, tu n'as qu'à dire que je suis cadre. Quand on est cadre, on n'est jamais dans le portrait. Mais ma job, c'est de m'assurer que ceux qui sont dans le portrait y restent. »

L'un des sujets de prédilection de ses traits d'humour était les liaisons mal à propos. « Sais-tu pourquoi ils appellent ça Sept-Îles ? C'est parce qu'il y a *sept-z-îles*. » Et il concluait le tout par un rire sonore.

Mais s'il faut absolument trouver dans mes gènes les dispositions à pratiquer le métier que j'ai choisi, c'est certainement à ma mère que je les dois. Elle avait un tempérament de communicatrice très affirmé et un formidable talent de comédienne. Dans les années 1925-1930, elle était une bonne amie d'Olivette Thibault, cette grande dame du théâtre et du cinéma québécois, avec qui elle faisait du théâtre amateur à Victoriaville. Lorsque M^{me} Thibault est partie à Montréal pour y faire carrière, au début des années 1930, elle a demandé à ma mère de la suivre. Mais ma grand-mère en avait décidé autrement : pas question que sa fille aille « perdre son âme » dans cette ville de débauche. Ma mère n'en a pas moins continué, avant et après son mariage, à faire partie de troupes de théâtre amateur à Victoriaville et à s'impliquer avec beaucoup d'énergie dans toutes sortes d'organisations de la Ville et de la région. Quand je suis entré dans le monde des communications, je crois que j'ai comblé au moins en partie les rêves qu'elle avait déjà nourris pour elle-même. J'ai senti chez elle une grande fierté.

Le tempérament artistique de ma mère était aussi assorti d'un solide jugement et d'un instinct maternel des plus sûrs. Comme j'aimais beaucoup l'étude et que j'avais figuré parmi

les premiers de la classe tout au long de mes études primaires, on m'avait donné la possibilité de sauter ma 7^e année¹ et de passer directement au cours secondaire, ce qui était relativement courant à cette époque pour les élèves qui réussissaient bien.

Un prêtre qui dirigeait un collège classique des environs avait fait savoir à mes parents qu'il serait disposé à faciliter mon admission immédiate à son établissement. Or, je connaissais cet ecclésiastique pour qui il m'arrivait de temps à autre de servir la messe. Il avait des débordements d'affection pour le moins équivoques, nous prenant par le cou au moindre prétexte. Un jour, j'ai senti sa main se poser sur une zone plus intime de mon anatomie. Lorsque plus tard à la maison j'ai raconté l'incident à ma mère, elle m'a filé une légère gifle en s'écriant : « On dit jamais ça des prêtres ! »

Et la conversation s'est arrêtée là. Mais je suis certain qu'au fond d'elle-même, elle m'a cru. À preuve, elle a décidé que je ne sauterais pas ma 7^e année. Elle a ensuite mené sa propre enquête, à la recherche de collèges où je pourrais entreprendre mon cours classique sans trop m'exposer à des risques qui sont bien connus aujourd'hui, mais sur lesquels, à l'époque, le silence se faisait la plupart du temps. Au bout du compte, son choix s'est arrêté sur le Collège de Plessisville, dirigé par les Pères de Sainte-Croix.



À cette époque-là, d'avant la réforme consécutive à la publication du rapport Parent au milieu des années 1960, il était dans l'ordre des choses que les premiers de classe soient dirigés presque automatiquement vers le cours classique, un

1. La durée du cours primaire passera de sept à six ans en 1972.

programme de huit ans généralement offert par des religieux dans des collèges privés. L'enseignement, sur fond de pratique religieuse soutenue, s'articulait autour de ce qu'on appelait alors les humanités. L'étude des langues et des civilisations gréco-romaines y était prépondérante. Les pères ne le disaient pas explicitement, mais l'objectif de cet enseignement était dans une large mesure de former des candidats à la prêtrise. La plupart des étudiants qui n'avaient pas la vocation choisissaient une profession libérale, comme le droit et la médecine.

Avant que j'entreprenne mes études secondaires, certains de mes frères qui avaient fréquenté des collèges classiques m'avaient raconté leurs années de pensionnat qu'ils avaient unanimement détestées. Régime très strict, discipline de fer, sanctions sévères pour ceux qui ne se pliaient pas au moule. Ce fut particulièrement le cas de Michel, de sept ans mon aîné, qui avait été pensionnaire au Collège Clarétain de Victoriaville. J'étais chargé, une fois par semaine, d'aller chercher au collège son linge sale, que ma mère lavait, et de le lui rapporter propre. Mais ce n'était pas ma seule mission. J'assurais aussi l'échange de la correspondance entre lui, qui fut un tombeur de filles assez précoce, et sa blonde de l'époque qui habitait en face de chez nous.

J'avoue que c'est donc avec une certaine appréhension que j'avais abordé mon entrée au Collège de Plessisville. Mais il m'a suffi de quelques jours pour réaliser que ce nouvel environnement allait convenir tout à fait à ma nature curieuse, studieuse et grégaire. Du reste, il faut dire aussi que les communautés religieuses d'après le concile Vatican II avaient quand même assoupli un tant soit peu leurs exigences en matière disciplinaire.

Le Collège de Plessisville était un tout petit établissement d'enseignement qui offrait les quatre premières années du

cours classique, soit Éléments latins, Syntaxe, Méthode et Versification. Il accueillait, en tout, pas beaucoup plus d'une centaine d'élèves, parmi lesquels 45 pensionnaires dont je faisais partie.

Nous ne rentrions dans nos familles qu'à la Toussaint, à Noël et à Pâques. L'activité constante qui régnait au collège nous détournait rapidement du spleen occasionnel qu'on peut éprouver à cet âge quand on est loin des siens.

Les activités culturelles meublaient en grande partie nos temps libres. Les religieux de Sainte-Croix étaient très axés sur l'expression française, les arts et la culture, et notamment le théâtre. La plupart du temps, ils allaient chercher les costumes au Collège de Saint-Laurent, qui était dirigé par la même congrégation. Nous montions surtout des classiques à connotation plutôt religieuse, comme *Le miracle de frère Vincent*, pièce dans laquelle je me rappelle avoir joué le rôle-titre. J'ai également tenu le rôle du curé dans *Sonnez les matines*, de Félix Leclerc – une pièce fréquemment présentée à cette époque dans les collèges classiques du Québec –, qui est l'histoire d'un curé de campagne forcé à l'improviste de garder les cinq enfants d'un de ses paroissiens.

Pour moi et pour bien d'autres, ces expériences théâtrales ont été une façon agréable et efficace de s'intégrer dans la communauté étudiante à un âge où on essaie tant bien que mal de vaincre sa timidité en arrivant dans un nouveau milieu.

Le Collège de Plessisville vivait donc largement au rythme de l'expression artistique. Ainsi, pendant deux semaines en mai, les Petits Chanteurs du Mont-Royal faisaient une sorte de retraite dans la ville, et chaque jour durant cette période, nous les entendions chanter dans le gymnase, ce qui créait un arrière-plan harmonieux et apaisant dans notre quotidien. Chaque fin d'année scolaire, nous avions aussi droit au spectacle d'un artiste en émergence. C'est ainsi que mes camarades

et moi avons sûrement été parmi les premiers jeunes Québécois à découvrir un auteur-compositeur-interprète, qui venait alors à peine de franchir le seuil de la vingtaine, en la personne de Sylvain Lelièvre. «Je vous présente quelqu'un dont vous entendrez parler pendant longtemps», nous avait prévenus le père Duplessis, préfet de discipline du collège, qui était véritablement l'âme et la cheville ouvrière de l'esprit artistique qui y régnait.

Rapidement, au début du secondaire, j'ai développé un engouement particulier pour la langue française. C'était sans contredit ma matière favorite. On était encore loin de l'étude des grands maîtres de la littérature, mais j'éprouvais énormément de plaisir à découvrir de nouveaux mots et leur étymologie, à peaufiner des phrases, à chercher l'adjectif précis ou l'expression juste, et à déployer une certaine élégance dans le style. Or, cette passion durable pour ma langue maternelle, je la dois sans l'ombre d'un doute à notre professeur de français, le père Marius Saint-Amand, qui était également maître de salle. Chacun d'entre nous a eu, au cours de ses années d'études, un enseignant qui l'a marqué par ses qualités pédagogiques et humaines. Dans mon cas, ce fut indéniablement le père Saint-Amand, qui fut mon premier mentor, un homme qui a été capable de me transmettre son enthousiasme et de m'inspirer le désir d'apprendre. Un peu plus âgé que les autres professeurs – qui avaient alors à peine une dizaine d'années de plus que nous –, il était un modèle de gentillesse non dénuée de fermeté, ce qu'on décrivait à une certaine époque comme une main de fer dans un gant de velours. Ses rapports avec ses élèves étaient empreints de respect et de bonté. Il nous appelait tous par nos prénoms et savait nous rassurer, en un temps où l'autorité s'appuyait souvent sur la crainte pour se faire respecter.

Il y a quelques années, je suis passé le prendre à la maison de retraite Basile-Moreau des Pères de Sainte-Croix, sur le

chemin de la Côte-des-Neiges à Montréal, et nous avons passé une fin de semaine ensemble à ma maison de campagne au bord du Richelieu. Nous avons bien sûr ressassé de vieux souvenirs de collègue, mais surtout, j'ai voulu lui dire toute l'importance qu'il avait eue dans ma formation intellectuelle. Je lui ai déclaré d'emblée: « Père Marius, je vais vous dire ce que les gens souhaiteraient probablement qu'on dise à leurs funérailles, mais moi je vais vous le dire de votre vivant. » Il était très ému.

Il faut reconnaître aux Pères de Sainte-Croix qui dirigeaient le Collège de Plessisville qu'ils n'y faisaient pas régner un régime disciplinaire particulièrement contraignant. Bien sûr, il y avait des règles à respecter, comme dans toute communauté humaine. Mais ils laissaient beaucoup de champ libre à ceux qui désiraient s'exprimer et exercer un certain leadership. J'ai moi-même énormément profité de cette ouverture. J'aimais parler en classe, poser des questions, faire des présentations durant les cours, organiser des activités. Alors que j'étais en Syntaxe – la deuxième année du secondaire –, je me suis même présenté à la présidence du collège, ce qui était quand même quelque peu téméraire quand on sait que je me mesurais alors à des candidats qui en étaient à leur quatrième année dans l'établissement. Bien sûr, j'ai été battu, mais de justesse. Une victoire morale, comme on dit. J'ai tenté ma chance de nouveau en Versification, cette fois avec succès.

Ce que je regrette par ailleurs – mais ce n'est la faute de personne –, c'est de n'avoir pu participer autant que je l'aurais voulu aux activités sportives du collège, alors que j'étais à un âge où peu de choses sont aussi rassembleuses. J'aimais beaucoup les sports, en particulier le hockey, mais j'éprouvais souvent des problèmes de genoux, qui enflaient facilement. Déjà, à 10 ans, j'avais subi une première intervention qui n'avait pas réglé complètement le problème. Ce n'est que bien plus tard, à

l'âge de 55 ans, que j'ai pu recouvrer le libre usage de mes genoux.

Les cours et les nombreux événements sportifs et culturels occupaient nos loisirs. Les pères possédaient aussi un immense terrain au bord du lac Joseph, un vaste plan d'eau de forme plus ou moins oblongue situé tout près d'Inverness, à une trentaine de kilomètres de Plessisville. Ils nous y emmenaient fréquemment les week-ends de printemps et d'automne. Les installations gravitaient autour d'une grande et vieille maison dotée d'une petite chapelle, d'un dortoir et d'une grande salle commune où les repas étaient servis. Quand la température était plus chaude, il nous arrivait de coucher dans des tentes disséminées sur le terrain. Le pavillon principal était également entouré d'un certain nombre de petits chalets individuels occupés par les membres de la communauté. On y trouvait aussi une érablière de dimension modeste, mais entretenue avec un soin jaloux par le père Léonard, responsable de la procure du collège, qui, au printemps, nous initiait aux secrets de la fabrication des produits de l'érable. Le père Émilien Marcoux, herboriste passionné, nous faisait découvrir par ailleurs toute la flore environnante avec un enthousiasme communicatif.

Ces week-ends passés autour du lac Joseph sont un précieux souvenir pour moi et bien d'autres de mes camarades de l'époque. C'était des moments où nous pouvions donner libre cours à l'énergie débordante de notre jeunesse et découvrir la nature dans des conditions optimales.

Mes quatre années passées au collège m'ont laissé une multitude de bons souvenirs. D'abord, celui des religieux, dont beaucoup étaient frais émoulus du Grand Séminaire et qui s'adonnaient avec énergie et enthousiasme à leurs tâches, qu'il s'agisse de l'enseignement ou de l'encadrement hors cours. Et aussi celui d'une grande solidarité entre étudiants, dans un tout petit établissement où tout le monde se connaissait, d'une

atmosphère d'entraide où les plus vieux prenaient les plus jeunes sous leur aile, dans une forme de mentorat.

L'adolescence est aussi un âge où l'on noue des amitiés durables. Ainsi, c'est au Collège de Plessisville que j'ai fait la connaissance de Claude Dubuc, qui est devenu un ami pour la vie. Claude arrivait de Thetford Mines et dès la première journée, les choses ont cliqué entre nous et ça dure jusqu'à aujourd'hui. Tout comme moi, Claude a échappé à la prêtrise et il est devenu vétérinaire. Nous nous voyons encore au moins une fois par année.

Mon séjour au Collège de Plessisville figure parmi les plus belles années de mon adolescence et je ne suis pas près de les oublier.

La piqûre de la communication

Comme le Collège de Plessisville ne donnait pas la cinquième année du cours classique, je suis retourné à Victoriaville pour terminer mon secondaire au Collège Sacré-Cœur de l'endroit. C'était un vieux bâtiment rectangulaire en pierre de quatre étages, massif, surmonté en son milieu, juste au-dessus de la chapelle et de l'entrée principale, d'un clocher en pointe. Quelques étudiants célèbres avaient fréquenté le collège, dont le plus illustre fut sans aucun doute Jean Béliveau.

Pour moi, après quatre ans de pensionnat à Plessisville, ce fut pour ainsi dire un retour aux sources, c'est-à-dire à ma ville d'origine et à la maison familiale. Pour mes parents, qui entretemps avaient franchi le cap de la soixantaine, c'était une présence nouvelle – et, je l'espère en rétrospective, pas trop encombrante – au foyer après une absence de quelques années.

Au cours de cette période relativement longue, la ville avait changé, et moi aussi. Cette longue absence m'avait un peu fait perdre certains repères, et mes liens avec mes camarades de l'école primaire étaient, sinon rompus, tout au moins plutôt lâches. En outre, j'avais acquis chez les Pères de Sainte-Croix une discipline et des habitudes grégaires qui m'ont fait

rechercher la proximité de groupes susceptibles de nourrir mon besoin de communication. J'ai rapidement trouvé un tel groupe dans l'équipe de la paroisse Sainte-Victoire, animant certains événements et procédant à la lecture de textes lors de diverses célébrations religieuses. C'est à ce moment que j'ai fait la rencontre de Jean Michaud, un jeune prêtre alors vicaire de la paroisse, qui est rapidement devenu pour moi un grand frère et un ami. C'est lui qui, quelques années plus tard, allait célébrer notre mariage à Ginette et moi, baptiser nos trois enfants et présider les funérailles de Charles en 1988. Ainsi, il nous aura accompagnés dans tous les cycles importants de la vie.

Sur le plan des études, la 5^e secondaire fut pour moi une année sans histoire dont je garde relativement peu de souvenirs. Mais sur le plan personnel, ce fut une tout autre affaire : c'est à ce moment que j'ai rencontré Ginette. Nous nous sommes connus en classe de mathématiques, une matière dans laquelle elle excellait, contrairement à moi. Alors, nous avons conclu un accord : elle m'aiderait dans mes travaux de mathématiques et je l'aiderais en français. Évidemment, c'est un échange de bons procédés qui n'était pas dénué d'arrière-pensées, mais il est certain que nous avons tous les deux gagné au change.



Les premiers cégeps ont ouvert leurs portes au Québec en 1967. Celui de Victoriaville a vu le jour en 1969 et j'y entrais l'année suivante. Ce ne fut pas très dépaysant puisqu'il était aménagé en grande partie dans les locaux mêmes du Collège Sacré-Cœur.

Ceux qui ont fréquenté le cégep à cette époque – en particulier ceux qui avaient connu le régime assez contraignant des collèges classiques – se souviennent que la transition du secon-